

Homélie du P. Didier Gonneaud aux obsèques de Mgr Jacques THOMAS

Nous venons d'écouter la Parole de Dieu que le Père Jacques Thomas avait le don de commenter avec beaucoup de talent.

Deux de ses homélies me reviennent spécialement en mémoire.

La première, il l'a prononcée à Beaune, pour la fête du 8 septembre 1972. Jacques avait prêché sur la longue et monotone liste des générations qui aboutissent au Christ : « Abraham engendra Isaac, Isaac engendra Jacob, Jacob engendra Juda ». L'histoire humaine semble parfois interminable et vide, et souvent aussi nos propres existences. Mais voilà qu'un déclic presque imperceptible se produit. Ce déclic, Jacques l'avait bien souligné, c'est la naissance de Marie. Un de ses lieux de prédilection, comme l'a rappelé notre vicaire général au début de cette célébration c'était le sanctuaire de Lourdes. Je l'ai souvent entendu dire que la vie de sainte Bernadette, par sa pauvreté et son dénuement, était un grand signe de la vérité de l'Evangile.

Il traduisait cela en donnant une grande place à la prière du chapelet. Cela étonnera sans doute ceux qui ont connu Jacques jouant les esprits forts, maniant sans pitié l'esprit critique, mais au fond de lui Jacques était un homme de prière et c'est le chapelet qui modelait cette prière. C'est tellement vrai qu'au matin de ce terrible jeudi 4 août, les enquêteurs ont pu retrouver son identité grâce à ce chapelet qui ne le quittait jamais. Cet après midi, Jacques, nous savons que Dieu n'a pas perdu la trace de ton identité, qu'il te reconnaît aussi à travers ce chapelet qui a accompagné silencieusement tes derniers instants.

La deuxième homélie qui m'a marqué, c'était à la paroisse Saint-Bénigne de Dijon, à l'occasion de la messe qui conclut habituellement les fêtes de la Vigne. Je crois que c'était en 1979. Je l'entends encore comparer la catholicité de l'Eglise et le caractère international de ces fêtes. Son lyrisme avait alors permis à des visiteurs très éloignés de la foi chrétienne de comprendre un peu mieux l'essentiel de l'Evangile. Il avait affirmé avec force sa joie d'appartenir à l'Eglise catholique.

Cet élan, cette joie de croire étaient fugitivement réapparus lors de ses quarante ans d'ordination célébrés en juin 2012, ici même dans cette église de Meursault. Le journal local s'était fait l'écho de cette célébration où il avait exprimé le fond de sa joie de prêtre : « La vie de tous les jours, servir les communautés chrétiennes et célébrer l'eucharistie ». Il avait été très marqué par les signes d'affection reçus à cette occasion, mais il me confiait en même temps : « je ne pensais pas que les gens pouvaient m'aimer autant, qu'est-ce qu'ils peuvent bien me trouver ? ».

Cette remarque n'était pas simplement désabusée. Elle était le signe d'une souffrance, et elle nous met sur la voie du drame qui nous rassemble cet après-midi. Nous ne sommes pas réunis pour approuver ce qu'il a fait. Nous ne sommes pas là non plus pour essayer de comprendre ce qui reste un geste trop individuel pour qu'on puisse lui donner une signification cohérente.

Sans doute ce geste correspond en partie à ce besoin de provoquer qui rendait souvent difficile la relation avec Jacques. Le père Thomas aimait particulièrement donner des leçons aux autorités, qu'elles soient ecclésiastiques ou municipales, c'était sa manière à lui d'affirmer un besoin d'indépendance. Mais ce qu'il a fait jeudi dernier n'est pas une ultime provocation.

En effet, la souffrance qui a submergé la conscience de Jacques n'était pas une vague récente. C'est une lame de fond venue de très loin, un mal de vivre contre lequel il s'est courageusement battu depuis longtemps, très longtemps. Qu'il me soit permis de faire une confidence, non pas pour nous déculpabiliser, mais pour recueillir la vérité profonde de la vie et de la mort de Jacques. Lui-même disait qu'il ne pouvait plus rien contre la destruction progressive de son goût de vivre. Il avait sur lui-même une lucidité qui le conduisait à reconnaître que personne ne pouvait plus rien contre un mal de vivre qui était devenu progressivement un mal d'être, une impossibilité d'exister.

Cette lame de fond qui a englouti Jacques, il ne faudrait pas qu'elle continue à déferler dans nos remords. Nous sommes entrés dans cette église en nous demandant chacun : « Ai-je fait tout ce qui était en mon pouvoir pour éviter le drame de jeudi dernier ? ».

Au nom de l'amitié qui m'unissait à Jacques, je voudrais oser dire que personne ici n'a rien à se reprocher. Sa famille, ses paroissiens, ses collaborateurs pastoraux, ses confrères prêtres, sans oublier les personnels de santé qui ont tenté l'impossible, en particulier sa diabétologue, tous nous sommes devant quelque chose qui nous dépasse.

Ce qu'il nous reste à faire, en revanche, c'est de le rejoindre dans ces moments de solitude absolue où il a accompli l'irréparable, dans ces derniers instants où il a refermé le livre de son existence. Nous le rejoignons bien sûr par le souvenir, en gardant au cœur les bons côtés de sa vie et de son ministère. Mais nous le rejoignons surtout en écoutant avec lui une parole qui vient de beaucoup plus loin que la lame de fond qui nous l'a enlevé. Avec lui et pour lui, nous écoutons la parole de Jésus qui dit : « Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le poids du fardeau ».

Meursault, le 9 août 2016.